

Dimanche 22 mars 2020 – rediffusion

Gwenaël Boulet, pasteure de l'Église
Protestante Unie de France.

Luc 16, 1-8

Une histoire de confiance

Avant d'entendre le texte biblique, quelques précisions. Ce texte est une parabole, une histoire symbolique. Elle met en scène une situation plutôt courante pour ceux qui l'écoutent.

L'idée générale d'une parabole, c'est qu'elle est là pour faire réfléchir. Ce n'est pas une fable avec une morale à la fin. Mais c'est plus un chemin pour prendre conscience de ce qui se joue d'important dans la vie.

Très souvent dans les paraboles, la pointe, ce qui permet d'entrer en réflexion, c'est ce qui est bancal. Quand il y a un moment où on se dit « oh là, c'est bizarre. Il y a un truc qui gêne », généralement c'est que la parabole fonctionne.

La parabole que nous allons entendre permet de nous interroger sur ce qu'est la confiance. Je vous invite donc à être attentifs à ce qui peut clocher, ne pas filer droit dans le texte.

Demandons à Dieu de venir nous visiter par le texte. Que son Esprit ouvre nos vies à son message.

Voici donc l'histoire que raconte Jésus à ses disciples. On la trouve dans l'évangile selon Luc au chapitre 16.

« Un homme riche avait un serviteur qui s'occupait des affaires de sa maison. Il fut accusé de disperser ses biens. Il l'appela et il lui dit : « Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-compte de ta gestion de la maison, car tu ne pourras plus t'occuper de mes affaires. » Le serviteur se dit alors : « Que vais-je faire, si le maître me retire la gestion de la maison ? Retourner la terre ? Je n'en ai pas la force. Mendier ? J'en ai honte. Je sais ce que je vais faire, pour que des personnes m'accueillent dans leurs maisons quand je serai chassé de cette maison. » Alors il fit appeler chacun de ceux qui devaient quelque chose à son maître. Il dit au premier : « Combien dois-tu à mon maître ? » « Cent tonneaux d'huile », répondit-il. Et il lui dit : « Prends ton billet. Assieds-toi. Vite, écris : cinquante. » Il dit ensuite à un autre : « Et toi, combien dois-tu ? » « 100 sacs de blé », répondit-il. Il lui dit : « Prends ton billet. Ecris : quatre-vingts. » Alors le maître dit du bien du serviteur au sujet de son injustice, parce qu'il a agi avec habileté. Car les fils de ce temps sont plus habiles que ceux de la lumière avec leurs contemporains. »



u
n
A
p
e
t
i
t
e
m
e
n
t
j
e
u
n
o
u
r
r
i
s
s
a
n
t
!

Musique : Suite N°1, Petro par FRANTZ CASSEUS. Album : Haitian dances.

Ce qui me gratte en premier les oreilles quand j'entends cette histoire, c'est que le serviteur puisse être déclaré « habile » par son maître. Non, mais franchement... le serviteur truque des comptes. Il s'arrange comme il veut avec le bien de son maître. Et quand il va être licencié, il trouve une combine pour être bien vu par d'autres... et en plus, ça marche ! Moi, ça me hérisse le poil. C'est là justement qu'il est important de rappeler, qu'il s'agit d'une parabole. Quand quelque chose accroche, c'est qu'il y a quelque chose à découvrir derrière.

Dans une logique courante, le maître est dans son bon droit de renvoyer le serviteur. Qui voudrait confier ses biens à quelqu'un pour se retrouver plus pauvre après ? Même si le serviteur ne tire pas profit de la dispersion de la richesse de son maître, son incompétence ne plaide pas pour lui. Le maître lui faisait confiance pour entretenir ses biens. Manifestement il a mal placé sa confiance. Il lui retire. Le serviteur va être renvoyé. C'est assez logique. En tous cas, c'est très humain. Rien de neuf sous le soleil. Ce n'est pas nouveau mais ça nous renseigne tout de même sur ce que nous pouvons mettre derrière le mot confiance et sur ce que nous pouvons attendre de quelqu'un à qui nous faisons confiance.

Pour le maître, la confiance doit rapporter ou au moins ne rien coûter. C'est comme si elle était un investissement qui appelle à rémunération. C'est une confiance pour quelque chose, en vue de quelque chose. Elle n'a rien de gratuit, cette confiance. L'exemple pris dans la parabole est économique. C'est assez malin car cette illustration marche encore aujourd'hui. Je veux bien faire confiance et placer de l'argent, mais je dois gagner. Je veux bien soutenir un projet, une entreprise, mais il doit y avoir des dividendes. Mais ce n'est qu'un exemple, une manière d'entrer dans une réflexion plus générale sur la confiance. Le système du « je dois gagner quelque chose dans ce que je fais » ne s'applique-t-il pas ailleurs dans nos vies ? Nos relations avec nos proches ne sont-elles pas parfois rattrapées par cela ? Et notre relation à Dieu ?

Les petites phrases comme « tu me dois bien ça » ou « après tout ce que j'ai fait pour toi » disent que quelque part nous attendons des choses des personnes. Nous faisons des autres nos débiteurs. S'ils remboursent en gestes de tendresse, en coup de fil ou en espèces sonnantes et trébuchantes, en miracles, très bien... nous continuons. Mais s'ils déçoivent notre attente, s'ils ne « remboursent » pas ? Que va-t-il se passer ?

Dans le cadre du « je dois y gagner » on ne fait pas confiance à n'importe qui et surtout on évalue la confiance. On garde sa confiance à celui ou à celle qui fait ses preuves dans le temps. On juge la confiance sur la compétence. Plus une relation humaine rapporte et plus on la cultive. Mais si pour une raison ou une autre, quelqu'un ne peut pas répondre à la hauteur de ce qu'on a engagé ? Soit on surinvestit et on se dit que la prochaine fois, on récoltera cinq merci d'un coup, soit on coupe les ponts et on tourne les talons.

Cette manière de fonctionner est tellement éloignée de la logique de Dieu. C'est comme si Jésus maniait l'ironie quand il raconte cette histoire avec un maître jugeant la confiance en fonction de ce qu'il a à gagner. Qu'est-ce que Jésus peut chercher d'autre que de déplacer ses auditeurs ? Que de déplacer nos regards et nos jugements pour retrouver le véritable sens de la confiance.

C'est incroyable de lire cette histoire dans la Bible, alors que Dieu ne va rien attendre de nous pour faire revenir le Christ à la vie et nous rendre notre liberté face à la mort et à la peur. Dieu, par la mort et la résurrection de son Fils, explose le système du « je dois y gagner ». Alors à la suite de Dieu, je me demande : la confiance est-elle vraiment une simple histoire de compétence et de rendement ? Et son évaluation relève-t-elle d'un tableau comptable ?

Musique : Suite N°1, Petro par FRANTZ CASSEUS. Album : Haitian dances.

Le texte de l'évangile selon Luc 16 qui raconte l'histoire d'un serviteur « habile » a mis jusqu'ici en question une compréhension de la confiance et les projections que nous pouvons avoir sur elle.

Nous retrouvons maintenant le serviteur au seuil de la porte. Il va être licencié. Puisqu'il ne fait rien gagner, on lui fait tout perdre. Mais lui va réveiller ses neurones et trouver un moyen pour tirer parti de la perte qu'il va vivre. On peut même dire qu'il va réussir à faire fructifier sa perte. Oui, faire fructifier sa perte. Car on comprend dans le texte, qu'il va être renvoyé de la maison et qu'il se cherche un asile dans plusieurs maisons.

Au lieu de jouer à « qui gagne toujours plus », il va jouer à « qui perd-gagne ». Seulement pour ça, il faut prendre des gros risques en remettant des dettes. Reconnaissons-le, c'est juste génial de la part du serviteur. Risqué, certes ! Mais génial. À tel point que ça éveille des questionnements sur son incompétence première. À moins qu'au lieu de regarder le serviteur isolément, nous soyons conduits à le regarder dans les relations qu'il entretient. Il s'est retrouvé dans l'impasse avec son maître : il n'a pas réussi à lui faire gagner quoique ce soit. Et il paye son inefficacité. Il essaye un autre chemin et pour cela il va se tourner vers les autres acteurs : les débiteurs.

En se tournant vers eux, il va changer son rapport au système, sa position à l'intérieur de celui-ci. Il était allié à celui qui exigeait un retour sur investissement, il va se mettre du côté des endettés et leur proposer des remises conséquentes sur les dettes. Nous apprenons que l'homme riche a prêté des biens. Beaucoup de biens ! En mesures actuelles, cela donnerait quelque chose comme 3 500 litres d'huile et 27 300 kilos de blé. Imaginez le nombre de crêpes, de pains ou de gâteaux que l'on peut faire avec 27 300 kilos de blé ! Ce ne sont pas des petits débiteurs.

La remise que le serviteur leur propose défie la raison. 50% pour l'un, 20% pour l'autre. C'est du solde de première catégorie. Qui lèverai la main pour dire : je ne marche pas, je veux payer plein pot ? Dans nos vies aussi, il est courant de constater que nous prêtons, ce dont nous sommes riches. Nous prêtons une voiture, des vêtements, un livre mais aussi de l'attention, parce que nous en avons. Quand nous attendons un retour de nos relations humaines, sommes-nous toujours au clair avec ce que nous possédons déjà ? Et, prêtons-nous ou donnons-nous ? En somme, est-ce que nous favorisons le gain qu'une personne peut nous apporter ou est-ce que nous mettons la personne au centre ?

La parabole interroge ces relations, ces carnets d'adresses que nous entretenons, car on ne sait jamais, cela pourrait servir, un jour. Le serviteur de l'histoire déplace sa compréhension et la nôtre de ce qui est essentiel pour la vie. C'était avant la richesse, que l'on pouvait compter, cela devient désormais la richesse humaine, celle qui se tisse de relations. C'est vrai, on pourrait dire que le serviteur s'achète des relations. Mais en fait il ne paye pas pour obtenir ce qu'il veut. C'est plus fort que cela. Car il renonce à la possibilité d'avoir de l'argent pour créer de la relation. Il prend le risque d'un manque pour construire autre chose, autrement. Un peu comme Dieu en Christ prend le risque de la mort pour nouer de nouvelles relations avec nous.

C'est nouveau. Cela questionne. La confiance aurait donc à voir avec du renoncement. Elle nous inviterait à renoncer à ce qu'on aura certainement un jour. Et c'est dans ce renoncement, dans cet espace vide que se jouerait l'avenir. Au cœur même de notre vie, que sommes-nous prêts à lâcher dans ce qui nous est dû pour vivre différemment l'avenir ? Qu'y-a-t-il à inscrire sur la liste des choses, des attendus que nous pouvons risquer ?

Nous appartenons à beaucoup de systèmes différents : la famille, l'univers professionnel, amical, et pour certains et certaines l'Eglise. Pour chacun de ces systèmes, à quoi sommes-nous prêts à renoncer au nom de l'essentiel ? Sans le dire, juste en racontant une histoire, Jésus invite ainsi à réfléchir à nos fonctionnements. Le texte biblique vient en contre point de notre monde non pour poser un jugement moral mais pour questionner sa logique comptable. Aujourd'hui le monde court derrière le nombre de vue d'une page internet. Certains comptent leur importance en fonction de la taille de leur carnet d'adresse. Nous sommes dans une société de l'amas. Il convient d'amasser des richesses pour être bien vu et reconnu. Au cœur du monde le texte biblique vient nous demander : la course aux gains dans tous les domaines, est-elle source de vie ?

Dieu, lui, a déjà tranché la question en Christ. Ce qui est essentiel pour lui, c'est une relation avec nous qui ne dépend pas ou ne dépend plus d'une quelconque logique comptable. Avec un Christ mort sur une croix, Dieu renonce à tous les codes anciens, qui voulaient que Dieu soit le tout majestueux « mode ancien régime » : statique sur un trône dans un décorum magnifique à attendre des révérences et des impôts. Avec un Christ ressuscité, il renonce à reconstruire sur les anciennes bases : dans le tombeau, il n'y a plus rien. Alors qu'on doit y trouver un corps, aussi certainement que dans un œuf frais on doit trouver un jaune... il n'y a rien. Avec le Christ, non seulement Dieu change son positionnement, mais aussi l'ensemble du système.

Avec lui, il n'y a rien à attendre d'une relation, que le fait de vivre cette relation. Ce qu'on pouvait attendre n'est pas, rien n'est dû, mais tout est à vivre. C'est vrai pour les relations entre Dieu et nous. C'est vrai aussi pour les relations entre nous, les humains.

Musique : Suite N°1, Petro par FRANTZ CASSEUS. Album : Haitian dances.

Le Christ sonnera la fin d'un système marchand, comptable entre Dieu et nous. Le nouveau fonctionnement sera celui de la confiance, d'une confiance qui espère sans garantie de retour. Continuons à suivre le fil du serviteur pour y voir un peu plus clair dans cette redéfinition de la confiance.

La confiance a changé de camp, en même temps que celui qui fait confiance. Le confiant de l'histoire, ce n'est plus le maître, le riche, mais le serviteur. C'est lui qui fait un vrai pari sur l'avenir. Lui fait confiance aux débiteurs pour un jour être accueillis, mais eux ne s'engagent à rien. Ils ne disent rien. Ils ne sont liés à lui par aucune promesse ni de rendement, ni d'accueil. Pour changer irrémédiablement la donne, le serviteur a décidé que ce n'était pas le passé, qui allait faire son avenir. Il a laissé le passé derrière lui. Il a accepté de vivre l'instant présent pleinement et d'espérer l'avenir. Résultat des courses : il a réussi à casser la chaîne cause-conséquence. Une chose entraîne nécessairement une autre et toujours la même.

Je m'explique : le serviteur a établi des parallèles : d'un côté entre son passé qui ne lui a pas réussi et les dettes contractées, d'un autre côté entre son futur incertain et le remboursement des dettes. S'il existe un moyen pour casser le fait qu'une dette demande toujours remboursement, il existe aussi un moyen pour casser le fait qu'une mauvaise gestion entraîne à coup sûr une vie sans ressource. Il suffit donc de trouver une astuce pour poser une rupture dans la chaîne des causes et des conséquences. Et l'astuce, c'est de vivre le présent en responsabilité, de l'assumer, non pour s'y enfermer, mais pour parier sur l'avenir.

Quelque part, ce serviteur nous questionne sur le temps dans lequel se vit la confiance. La confiance n'est pas le salaire ou la rétribution de demain, mais elle est la racine même de demain. Sans confiance aujourd'hui, demain n'existe pas. Pour le serviteur et aussi pour Dieu, c'est aujourd'hui que se joue la confiance, qu'elle se vit.

La conclusion est sans appel : c'est habile. Et Jésus conclut : « les fils de ce temps sont plus habiles que ceux de la lumière avec leurs contemporains ». L'action du serviteur est reconnue paradoxalement « injuste » et « habile ». C'est comme si cette action était ce qu'il convenait de faire dans cette situation. Même si ce n'est pas juste aux yeux du système courant, c'est adéquat pour Dieu et pour l'humain. En creux, Jésus nous questionne aussi sur notre capacité à poser des gestes forts qui cassent des enchaînements que l'on croit inexorables. Des gestes qui sont des transformateurs du monde et qui le font fonctionner à l'énergie de la fraternité, plus qu'à la planche à billets ou à la rétribution de la reconnaissance.

Vous voyez cette histoire que raconte Jésus, elle était mal embringuée. On n'aurait peut-être pas misé notre chemise dessus et pourtant, au final, elle nous invite à questionner ce que nous appelons confiance. Elle nous donne aussi des clefs, cette histoire, pour rendre présent l'événement Christ au cœur du monde. Lui a tout risqué pour faire éclater le vieux monde et nous, que risquons-nous pour que fleurisse le Royaume ? Que donnons-nous ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit de don et non pas de prêt. En suivant le Christ, nous sommes invités à donner du temps, donner de l'attention, donner même de l'écoute. Donner pour laisser

libre et pour se libérer aussi. Car le prêt crée un lien de dépendance. Le don lui crée un lien de transmission, de partage. Mais quand on donne quelque chose, par définition on ne l'a plus. Quand on donne dans une logique comptable, on s'appauvrit. Faire confiance revient donc à devenir pauvre de quelque chose. La parabole a permis de complètement renverser les choses. Celui qui désormais fait confiance est celui qui accepte de vivre une pauvreté.

Sommes-nous vraiment capables de donner sans rien attendre en retour ? Ce n'est pas certain. Il n'y a qu'à voir comment on reste à cheval sur le merci d'un enfant. Mais après tout si on est conscients de cela. De ce petit truc en nous qui dit « et le merci ? », alors on peut déjà le mettre à distance. On peut déjà revenir à cette question fondamentale : je donne pour amasser ou je donne en laissant une case vide chez moi ? Et en faisant cela, on empêche le « j'ai à y gagner » de reprendre le pas sur nos vies.

Musique : Suite N°1, Petro par FRANTZ CASSEUS. Album : Haitian dances.

Je vais peut-être loin en pensant que ce texte nous invite à abandonner l'idée que la confiance a la valeur de ce qu'elle fait gagner : petit rendement, petite confiance, grand rendement, grande confiance. Et pourtant voici ce que Jésus ajoute après : « Celui qui est digne de confiance dans une toute petite chose l'est aussi dans une grande. »

La seule chose qui permet de mesurer la confiance, c'est la confiance elle-même. Rien d'autre. Que ce soit pour une petite ou une grande chose, qu'elle puisse rapporter beaucoup ou peu, la confiance accordée est la même. Et sa valeur ne bouge pas, car la confiance a toujours la valeur de la dignité humaine ! Avec Dieu, la confiance offre quelque chose à qui la reçoit. Elle est là pour donner.

Je terminerai bien avec ces quelques mots : « Osez la confiance ! ». Avoir l'audace de la confiance qui donne, qui remet, qui se vit aujourd'hui et qui laisse un champ incroyablement libre pour demain. Je crois vraiment que quand on ose la confiance, tout devient différent. C'est à chacun de discerner ce qui a besoin de changer. Quels sont les domaines, où vous aimeriez que la confiance reprenne la main pour accompagner un changement ?

Car soyons en sûrs, nous pouvons tous être acteurs de changement, en mettant de la confiance dans nos yeux et dans nos mains. Avec d'autres, avec vous peut-être, je confie maintenant à Dieu notre monde. Qu'il marche avec nous pour nous assurer sans cesse que vivre la fraternité est possible.

Nous prions pour que les violences cessent. Et il y en a des violences. Que ce soient celles quotidiennes et familiales qui tuent silencieusement. Ou que ce soient les violences des pays qui fabriquent des armes, les vendent et ferment des frontières. Ou encore pour revenir au texte biblique, qu'ils s'agissent des violences des sociétés qui érigent le gain financier comme réussite suprême. Nous demandons à Dieu que face à toutes ces violences nous soyons des semeurs de confiance.

À tous et toutes que Dieu bénisse vos vies et y apporte des étincelles de joie.

MEDITATIONS RADIODIFFUSEES - France Culture le dimanche à 8h30

ABONNEMENTS : Texte de l'émission : 6 timbres ou 4 €

Fédération protestante de France Service Radio

47, rue de Clichy - 75009 PARIS

Tél. : 01.44.53.47.17 – email : fpf-radio@federationprotestante.org